

Confettis d'empire

Motif 3

À la fin, au tout début du siècle, visiter la section africaine du musée de l'homme, avec son grand h, c'était à coup sûr retrouver la sensation de Pablo Picasso parcourant les salles du musée d'ethnographie de l'ancien palais du Trocadéro un siècle plus tôt, la fatigue, le dégoût, un haut-le-cœur, le cœur au bord des lèvres ou même bavant à la poupe, la solitude, l'envie de fuir, la sensation d'être saisi et la montée de la colère froide :

— Moi aussi je suis contre tout !

Passées les grandiloquentes phrases de Paul Valéry accrochées sur les murs à l'extérieur du musée en lettres d'or, d'une portée humaniste, là-haut dans les vastes salles aux huisseries métalliques vert bronze, aux murs jaunes, la conservatrice menait ses visiteurs par petits paquets, parmi lesquels l'historien, expliquant la présence de tous ces objets désolés, morts, pris dans la poussière, uniformément gris, leurs couleurs bigarrées ternies, délavées ou recouvertes d'une couche blanchâtre, la conservatrice disant :

— Mais non, mais pas du tout, la plupart de ces objets n'ont pas du tout été volés savez-vous... acquis tout à fait légalement vous savez...

l'historien se baissant au pied d'une statue de bois peint, haute d'environ un mètre soixante, figurant un être fabuleux, le corps recouvert d'écailles et pourvu de quatre ailerons, aux bras écartés, les mains semblant tenir un objet maintenant absent, ou bien refermées sur un objet secret, invisible, la tête dans laquelle était fichés deux clous, animée d'un œil protubérant, rond, et d'un autre évidé, oblique, évoquant une créature marine, repti-

lienne, porté par deux jambes nues, massives, la gauche légèrement fléchie, une sorte de monstre mi-homme mi-poisson qui s'élançait pour la danse ou pour l'attaque, lisant l'étiquette, le cartel comme disaient les conservateurs : *Statue Homme-requin par sculpteur Sosa Adede (Dodds)*. Plus loin parmi ces statues, masques, armes, objets de parure et outils venus dans le ventre des navires avec les bagages des missionnaires, des soldats, des administrateurs, des commerçants, médecins ou instituteurs, entassés ici, admirant un masque *kanaga* en stylisation d'un oiseau aux ailes déployées, fait de bois peint, de fibres et de couleurs végétales à l'exception du bleu fourni par des colorants européens, venu des falaises de Bandiagara au Soudan tricolore, que les profanes disaient en croix de Lorraine mais que les initiés savaient représenter l'axe du monde flanqué de deux jumeaux mythiques, afin de jouer et de rejouer en langue secrète l'éternelle comédie *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* Se penchant de nouveau l'historien et lisant : *Mission Dakar-Djibouti*. Dakar-Djibouti. Croisière noire. Blackbirds. Joséphine Baker. Al Brown. *The Jazz Singer*. La science ethnologique et le swing. La rage de vivre. Voici, surgi dans la collusion de ces deux noms de villes, Dakar-Djibouti, porté dans les temps par les familles et les articles dans le journal, ce continent noir au centre duquel émergeait la figure du poète-ethnologue Michel Leiris, pâle, revenu de son voyage dans l'au-delà, chez les ombres, accompagné de cohortes de fantômes, ayant tout de même fini par quitter son petit bureau niché dans les sous-sols du musée de l'homme, remplacé par un photocopieur, ayant même fini par quitter l'existence tout court, le bar Le Totem installé à l'entrée du musée, derrière les mâts de cérémonie américains et la tête de l'île de Pâques prétendument rapportée par le marin romantique Pierre Loti, où le poète-chercheur venait quotidiennement parler avec ses collègues du musée, le bar ayant lui aussi désormais fermé ses portes.

Dakar-Djibouti. La voici embarquée la fine fleur de l'ethnologie aux trois couleurs, emmenée par un savant de terrain au crâne lisse et autori-

taire, Marcel Griaule, suivant l'initiative d'un savant mondain, Georges-Henri Rivière, les voici lancés, toute une bande de spécialistes à l'assaut du grand corps dur et massif du continent noir, un raid dans le sillage de ces missions d'exploration répétées depuis un siècle ou deux, conduites par des savants plus ou moins officiers de marine, remontant les fleuves depuis les périmètres côtiers à la tête de colonnes de porteurs jusqu'aux entrailles, en quête des richesses, ajoutant de nouveaux spécimens de roches, de plantes et d'animaux aux catalogues encyclopédiques, inventariant la nature avec son grand n, ainsi que de nouveaux spécimens de l'espèce humaine par des collections de langues, de mœurs et de croyances, bientôt constitués en objets de la nouvelle science qui consacrait le départ entre le pronom exclusif *eux* et le pronom inclusif *nous*, comme si le comptage au sein de la grande famille, l'humanité avec son grand h, nécessitait une phase initiatique, le passage des peuples aux corps parés de scarifications, de peintures, de griffes et de plumes sous le rite des questionnaires d'enquête et l'enfermement de leurs biens rangés en séries systématiques au sein des musées, consacrant aussi du même mouvement la connaissance et l'effacement, l'oubli, la transcription dans la langue du plus fort pour conservation, mémoire, sauvetage et amalgame au bien commun dit patrimoine de l'humanité. Dakar-Djibouti. Munie d'un authentique *permis de capture scientifique*, officiellement tamponé, la voici la crème de l'ethnologie bleu-blanc-rouge sortie des boîtes de jazz de Montparnasse, financée par un gala de boxe, annoncée par les titres sur trois colonnes de la presse populaire, quittant ses costumes trois pièces sombres, à cravate-pochette, et même le chef de mission col cassé façon Belle Époque, pour endosser les inévitables shorts-chemises blanc-kaki, vareuses poches à soufflets, casques en forme de cloche à melon, godillots-chaussettes montantes, la mission Dakar-Djibouti sillonnant le continent noir, soulevant la poussière à bord de leur Ford *Touriste* parmi les ombres noires plus ou moins nues et dépourvues de chaussures, prélevant un objet ci, un objet là, questionnant sur le mode policier, l'inter-

rogé convoqué et l'interrogateur convocateur séparés par une table pliante, l'un posant les questions, l'autre répondant en essayant de comprendre le pourquoi du comment de cette insatiable et bizarre curiosité, éludant, atermoyant, le premier remplissant des milliers de fiches, engueulant celui qu'il nommait son informateur, lui extorquant l'aveu, qu'il parle enfin avant de disparaître dans la nuit ! qu'il livre ses secrets ! une bonne fois pour toutes ! Sortant le phonographe de la Ford, déployant le pavillon, posant sur le plateau un 78 tours, alors dans le craquement de l'aiguille l'air des *Bateliers de la Volga* s'élevait au-dessus du cercle de la cinquantaine de corps nus et poussiéreux, inquiets ou rigolards, la fine fleur reluquant les réactions du coin de l'œil, puis arrachant à deux ou trois sanctuaires leurs informes objets sacrés recouverts d'une sorte de nougat noir, sang coagulé des animaux sacrifiés, le poète-ethnologue éprouvant avec stupeur et dégoût la puissance d'être un blanc avec un grand b, Griaule pénétrant le sanctuaire *kono*, palpant, il faisait noir, à tâtons, Calebasses, plumes, os mêlés, farfouilla, ses doigts gluants saisissant l'objet, Leiris faisant irruption, couteau de chasse en main, le cœur battant, l'emportant dans une toile de bâche, l'innommable objet, ou bien fourrant précipitamment dans la main du chef de village un billet bleu pâle, chiffonné en boule, sur lequel le chef pouvait voir après l'avoir déplié, dans le nuage de poussière rouge soulevé par la Ford quittant déjà le village, emportant un masque ou deux, ou bien un lot de statuettes, en haut à gauche le visage d'une femme casquée accompagné des lettres en caractères romains qui disaient la valeur d'échange accordée à ce morceau de papier par la banque nationale du pays tricolore, puis retournant le billet il découvrait au revers une autre femme, assise, robuste, une gerbe de céréales à son flanc droit, le visage coiffé d'un linge, appuyé sur son poing droit, une faucille pendant à son flanc gauche, sur fond d'un champ uniformément plat et ponctué de meules de blé, tableau bucolique encadré d'un motif de vignes aux lourdes grappes, le masque ou le lot de statuettes faisant ainsi par ce brutal geste inaugural d'achat leur

entrée sur la scène des échanges commerciaux, étendant leurs pouvoirs jusque-là limités à leur société d'appartenance à l'humanité tout entière. Puis, le poète-ethnologue qui avait pour habitude de noter dans son journal ses rêves et ses troubles sexuels accompagnant, en songe, le conservateur du musée de Tervuren, sanctuaire belge des maléfices congolais, à un match de boxe où combattait un boxeur noir, filiforme, qui s'élançait sur le ring avec des pas de danseur, prêt à l'attaque, dans le faisceau des projecteurs, vêtu d'un peignoir de satin aux couleurs stridentes, extrayant du peignoir son corps grêle, luisant, les gants ronds donnant à ses poings une taille démesurée, semblant lui-même, le boxeur, l'une de ces statuettes filiformes aux membres disproportionnés, brillantes de graisse, prises derrière les vitrines d'un musée sous la lumière des projecteurs, tandis que quatre gardiens en casquettes et vareuses bleues venaient se poster aux quatre coins du ring. Après avoir franchi le canal de Suez où elle salua en passant la statue de Ferdinand de Lesseps, la mission ethnologique finit par rapporter son butin dans les entrailles du musée de l'homme après une exhibition publique à large couverture médiatique, mondaine, à laquelle concourut la vedette Joséphine Baker, tout juste vêtue de quelques plumes d'autruche fichées sur le postérieur et de quelques bananes suspendues on ne savait où, se trémoussant de l'arrière-train et hochant la tête d'avant en arrière, posant pour les photographes de presse en compagnie du sous-directeur, tandis que tous les objets ramassés, rassemblés au cœur de ce grand vaisseau de pierre, paraissaient flotter comme après un naufrage, bois d'épave, masques et statues rescapés d'un temps désormais révolu, mort, et qui continuaient de faire signe aux vivants.

La mission Dakar-Djibouti venant elle aussi s'ajouter à l'imagerie, à la concrétion imagièrre enfermée dans le mot Afrique, le déploiement dans le cerveau des familles d'une liste énumérée par le poète-ethnologue lui-même au détour de son journal et qui s'enfonçait désormais chaque jour un peu plus dans la grisaille, comme en rêve, nouant ensemble l'opéra de

Meyerbeer avec son grand air de Vasco de Gama, *L'Africaine*, la casquette du père Bugeaud, la smala d'Abd el-Kader, l'opéra de Giuseppe Verdi, *Aïda*, écrit pour les fêtes d'inauguration du canal de Suez, la légende du prêtre Jean, la rencontre de sir Henry Morton Stanley et du docteur David Livingstone sur les rives du lac Tanganyika, l'affront de Fachoda Kitchener-Marchand sources du Nil, le poète Arthur Rimbaud conduisant à travers l'horreur alors présumée des paysages lunaires une caravane d'une trentaine de chameaux chargée de quelque deux mille fusils de rebut vers le négus Ménélik, l'explorateur barbu et idéaliste au nom de ville sur le bord du fleuve, Pierre Savorgnan de Brazza, le prince Eugène Louis Napoléon tué par les Zoulous de dix-sept coups de sagaie, la colonne Voulet-Chanoine s'enfonçant au cœur des ténèbres, têtes alignées sur la table du souper dressée sous les branches d'un jujubier auxquelles pendent des corps d'enfants, l'affaire Gaud-Tocqué 14 juillet à la dynamite, la construction du Congo-Océan, le jeune Bonaparte emmenant l'armée d'Orient sans cesse renaissante pour une bataille au pied des pyramides, le coup d'Agadir qui provoqua la nomination de Robert de Saint-Loup à un poste dangereux, les pérégrinations de la reine Ranavaloa en exil, la légende de Samori, les amazones du roi Béhanzin...

C'est la tête pleine de ces images que le poète-ethnologue débarqua un matin avec la mission Dakar-Djibouti au cœur du pays Fon, à Abomey, la cité du royaume alors moribond du Danhomè, Danxomé, Dahomet ou Dahomey, aux palais royaux déjà transformés en musée par le Comité d'études légendaires et scientifiques, les palais des rois Guézo ou Gèzo, Glèlè ou Gléglé et Béhanzin ou Gbéhanzin aux remparts démolis, aux canons rouillés, où les fidèles venaient emprunter les objets du culte en signant au conservateur un bon de sortie, de vieilles femmes accroupies dans l'ombre des bâtiments de terre couverts de chaume, fumant la pipe comme des soldats désœuvrés, les palais cependant repeints à neuf par le comité d'études, arrivé après le lever du soleil le poète-ethnologue était reparti à bord de la Ford avant son coucher, vers la mer, la Côte des

esclaves, parti rejoindre au bout de sa course le grand vaisseau de pierre blanche à l'attache sous le ciel de la ville-capitale, le musée de l'homme, ses trésors de fétiches dans son ventre, qu'il tutoya ensuite quotidiennement cinquante ans durant, lui le cheveu ras, la veste souple, la mise soignée, donnant la main pour une photographie à Gu, le dieu de la guerre et du tonnerre chez les Fon, le dieu des amazones du roi Béhanzin, ici sous l'apparence d'un personnage sculpté, en forme de cloche, marchant les jambes grêles et raides, la main gauche munie de la serpe de cérémonie, le visage aux traits schématiques coiffé d'un chapeau rond hérissé d'outils, pourvu d'une chaîne terminée par un poids, telles autrefois les poignées des chasses d'eau, arrivé au musée avec les débris du royaume du Danhomè rapportés par le général Dodds, le dieu forgeron Gu ayant au fil du temps perdu sa cape de raphia et son amulette d'argent.

Car elle se tenait dans les parages la muse qui dévidait le rouleau des choses passées, il était une fois, Cléo rampant le long des côtes du continent noir où accostèrent un, puis deux, puis trois navires aux voiles immaculées venus de ce petit pays de navigateurs qui entraient et sortaient de leur cité par la bouche du Tage, leurs soldats assemblés sur la plage, vêtus de costumes de toutes les couleurs et de modes diverses, enveloppés aussi du courage sans lequel il était impossible d'aller découvrir de nouvelles parties du monde, naviguant sur le large océan, écartant les flots tourmentés, les vents soufflant doucement, les voiles bombées, avançant dans l'inconnu, la peur au ventre, sans boussole encore pour se guider, les yeux scrutant les étoiles ainsi que les oiseaux de terre et de mer, les divinités marines courant sous les flots, le continent noir qui commençait alors à émerger, au fur et à mesure que les navires descendaient chaque fois un peu plus loin le long de ses côtes, construisant des forts, traçant les cartes qui, de retouche en retouche, finirent par dessiner la forme d'outil préhistorique de ce continent au visage compact, baptisant les terres du nom de leurs ressources, graines, ivoire, or, palmes, esclaves,

comme des boîtes dans un entrepôt, car les navigateurs obéissaient à deux idoles, l'une déjà ancienne, le Christ, et l'autre nouvelle, la marchandise, à l'époque encore une promesse plutôt que l'infinité des biens terrestres coincés entre leur valeur d'usage et leur valeur d'échange, prenant pied, laissant un petit contingent de soldats à l'abri d'un fort, ainsi de suite de place en place, se gardant de pénétrer les terres, inscrivant simplement sur les cartes HIC SUNT LEONES ou bien dessinant un cyclope, jusqu'au jour où l'un d'eux passa le cap de Bonne Espérance, libérant la voie maritime des Indes au héros Vasco de Gama chanté par Camões, le poète au nom d'oiseau de mer. Entre temps ils étaient parvenus, les soldats-navigateurs, là où le flanc ouest du continent s'infléchissait en un large creux, passée la barre qui protégeait le rivage ils avaient surgi sur la plage de Ouidah, Wyda, Wydah, Whydah, Houédah ou même Juda, si belle et si paisible, tels des créatures de lumière, brûlantes, effrayantes, et plus tard, sur l'ordre du vice-roi de Bahia, ils avaient construit un fort en pisé muni de seize pièces d'artillerie, dédié à Notre-Dame de la Délivrance, se tenant les soldats-navigateurs sur le rivage pour absorber les grappes d'esclaves qui commençaient à jaillir de la forêt, de la savane ou de la steppe, comme s'ils avaient été une marchandise au même titre que les épices, le bois et l'ivoire, tandis que les missionnaires s'enfonçaient le long du fleuve Mono, tenant devant eux la figure du Christ en croix, brûlant en autodafé les statuettes de bois enduites d'huile et de sang mêlé à de la terre, ornées de plumes, d'os et de clous, les appelant fétiches, faits de main d'hommes, dénonçant dans des sermons enflammés leur supposée qualité d'idoles, celle-là même qui plus tard les fit enfermer dans les musées de la blanche Europe.

Dans l'intérieur apparut alors ce royaume qui devait durer jusqu'à la fin et même survivre jusqu'aujourd'hui : sa légende débute le jour où la fille du roi de Tado, ou bien l'une de ses épouses, s'en allant au fleuve chercher de l'eau, fut séduite par une panthère, ou bien l'esprit d'une panthère, ou bien l'esprit-panthère, avec qui elle s'unit, roulant dans

l'herbe sèche de la savane, ou parmi les maigres arbustes de la steppe, ou bien sous les feuillages de la forêt, puis accouchant d'un fils, ou bien non seulement d'un fils mais aussi d'une panthère, d'un être mi-humain mi-fauve, tandis que s'envolait aussi du ventre de la femme un couple de colombes, le fils bientôt fondateur de la dynastie d'Allada dont les descendants se divisèrent et se disputèrent ensuite le pays, le roi de Da envoyant à celui d'Abomey le message suivant :

— As-tu, à la fin, l'intention de t'installer dans mon ventre ?

Alors c'est exactement ce qu'il fit, le roi d'Abomey aux tempes scarifiées de cinq coups de griffe, rapportant chez lui son ennemi prisonnier, le faisant éventrer et enfouir son cadavre dans les fouilles de la forteresse en pisé qu'il fit alors ériger, inaugurant des relations avec les fils des pieux soldats-navigateurs aux noms sonores, Francisco Manoel Felix da Silva ou da Souza ou bien connus par des surnoms tel Cobra Verde, apportant de l'intérieur des colonnes d'esclaves, les échangeant contre des fusils à pierre destinés à équiper son armée de femmes, sa mythique et fantasmagique armée d'amazones coiffées de bonnets blancs rehaussés de l'emblème du crocodile de couleur bleue, leurs cous cerclés d'amulettes qui les rendaient invulnérables, s'approchant sans faire de bruit, à l'aube, lancées contre les villages sur lesquels elles fondaient en cercle, d'un mouvement soudain, s'emparant des habitants et triant immédiatement ceux qui étaient vendables, et chaque année quand soufflait l'harmattan, ou bien à une époque fixée par l'interrogation de Fa, dieu du destin, ainsi qu'il était écrit dans les livres des explorateurs-diplomates, la foule affluait à Abomey pour les fêtes annuelles en commémoration des rois défunts, de grandes fêtes macabres et bigarrées, un rendez-vous des vivants avec les morts, car ici le royaume des morts formait un double de celui des vivants, le roi lui-même figurant une sorte de représentant ou délégué ou médiateur ou intermédiaire entre les morts et les vivants, une succession réglée de parades, de cortèges et de sacrifices que les marchands européens appelè-

rent *coutumes*, distinguant les *grandes coutumes* destinées à introniser dans l'au-delà le roi qui venait de mourir, des *petites coutumes*, cérémonies saisonnières, d'un cycle court, enchâssé dans celui plus vaste des règnes successifs, le cycle annuel rythmé par les activités agraires et les expéditions guerrières pourvoyeuses d'esclaves, le roi absolu, désigné de la double syllabe homonyme du mouvement artistique du début de l'autre siècle, *Dada*, le roi intouchable, auquel il était impossible d'adresser directement la parole, marqué par d'innombrables interdits comme celui de voir la mer, convoquant au premier jour ses descendants auxquels il faisait cadeau de cauris afin qu'ils acquièrent, branche familiale par branche familiale, des animaux à sacrifier et de l'alcool dont étaient aspergés les *asen*, ces autels portatifs dédiés aux ancêtres, ou bien encore, il recevait de ses guerriers, contre d'autres dons, des crânes d'ennemis préalablement bouillis afin de les débarrasser de leurs chairs, qui tapissaient ensuite le chemin de son habitation ou continuaient la frise qui protégeait l'enceinte du palais royal, tandis que la nuit suivante les femmes de sa lignée se tenaient à l'écart de leurs hommes, se gardant pures pour aller le lendemain en procession à la rivière, vêtues de leurs plus beaux pagnes et parées de bijoux d'argent, portant sur leur tête une petite jarre ouvragée, puiser l'eau destinée aux sacrifices, précédées par des jeunes filles criant, scandant, récitant les louanges des rois, suivies de prêtres qui dansaient sous leurs parasols bariolés, revenant les femmes verser l'eau dans de grandes jarres en face de l'*asen* de leur ancêtre royal ; puis s'écoulaient quatre jours durant lesquels dans la première cour du palais les épouses du roi et les princesses dansaient et chantaient en célébrant les exploits guerriers passés des rois, au son du tambour mortuaire en forme de jarre, les amazones simulant des combats, dans la récitation des noms des rois, beaux comme des poèmes surréalistes, jour après jour devant une assistance assise sous d'immenses parasols, d'abord les frères du dernier roi, puis les chefs des différentes branches de la famille, puis les dignitaires du royaume et enfin le souverain lui-même au pied duquel se prosternaient

les membres de sa cour à qui il distribuait de nouveaux cadeaux, après quoi venait des heures durant la procession des richesses du roi ouverte par des soldats qui faisaient parler la poudre, nourriture, barils d'alcool, troupeaux d'animaux, étoffes, statues, candélabres, chaudrons, trophées de guerre, sacs de cauris, poteries, canons, pendules, tableaux, caisses de cartouches, drapeaux et ces véhicules, voitures, carrosses et chaises à porteurs sortis des ateliers d'Europe, le défilé des richesses portées, tirées ou poussées par les amazones, terminé par le tambour funèbre des chanteuses ; puis quatre jours s'écoulaient encore après quoi le roi sortait de son palais et se rendait dans un enclos végétal au milieu de la place, prenait un repas entouré de ses femmes les plus proches, puis il ressortait en jetant de nouveau à ses sujets des cauris, des étoffes et même les restes de son repas en criant :

— Mangez ! Mangez la vie !

Puis, après quatre nouvelles journées, la nuit, alors que la foule se massait devant le palais, à l'intérieur le roi accompagné de prêtresses se rendait aux maisons des esprits de ses prédécesseurs, célébrant la cérémonie que les livres disaient *arroser les ancêtres*, durant laquelle, pris dans les chants des exploits de ses prédécesseurs, au son des clochettes, avaient lieu des sacrifices d'esclaves pris à la guerre, munis de quelques cauris, d'une gourde de gnôle et de nourriture pour leur voyage, un coup derrière la nuque, puis décapités par le roi ou par le migan, envoyés porter aux souverains morts les nouvelles du royaume d'Abomey, ainsi que les animaux messagers, un crocodile dépêché vers le monde des eaux, une biche ou un chat vers les forêts, un vautour ou une chouette dans les airs, alors que les prêtresses enduisaient ou aspergeaient de sang les *asen* et soufflaient à l'oreille du roi les conseils reçus des ancêtres ; puis les fêtes publiques de jour reprenaient jusqu'au moment du *paiement du tribut* par des présents offerts au roi des mains des dignitaires du royaume, des négociants africains venus des pays musulmans, européens issus des

premières places boursières et fils du Tage retour du Brésil ; après quoi, le lendemain après-midi la foule se rassemblait sur la grande place d'Abomey, en plein jour, afin de participer aux exécutions publiques, du haut de l'estrade le roi jetant ses trésors à la foule, tissus, cauris, tabac, rhum et alcool de traite, ses sujets se disputant ces biens des heures durant au pied de l'estrade où le roi siégeait, entouré de sa cour et des marchands d'esclaves, les victimes, au nombre de cinquante à quatre-vingts environ, étant apportées à bout de bras, baillonnées, dans de grands paniers, pour être précipitées du haut de l'estrade et achevées à terre, décapitées à coups de récade au-dessus d'une fosse où s'écoulait leur sang, l'ivresse gagnant la foule, les femmes recueillant le sang et le portant aux autels, enduisant les *asen*, les têtes coupées devant protéger ou orner le palais royal, les corps rôtis et portés à la bouche en simulation de consommation étant ensuite jetés à l'écart, dans un ravin.

Ainsi, ayant observé la concomitance du développement de la traite des esclaves, de la guerre d'approvisionnement, de l'institution des coutumes et de la vertigineuse pratique des sacrifices humains, l'historien se posait, tournait et retournait la question de l'interaction de ces faits tirés de la lecture des voyageurs-marchands, les récits mis bout à bout, en série, qui n'en disaient jamais assez, troués de larges béances documentaires, l'étrangeté des faits, leur démesure toujours prise dans la langue des voyageurs ou bien relatés par ceux que les ethnologues appelaient leurs informateurs, l'historien se disant bien que le mot de coutumes signifiait autre chose que la vague image de tradition teintée d'obligation juridique et fiscale, que l'appellation de royaume des morts ne recouvrait certainement pas une vision de mythologie grecque, le voyage d'Ulysse, ou romaine, le voyage d'Énée, ou chrétienne, le voyage de Dante, pas plus que le fantasmatique substantif d'amazones ressurgi ici en reproduction de l'amalgame opéré plus tôt par les fiers conquistadores au contact des indiens sur le fleuve, tous ces mots et ceux qu'il pourrait lui-même ajouter à titre de description ou d'interprétation, transformant tout ce passé en objet

d'étude, en images à jamais séparées des réalités disparues dont ils véhiculaient l'écho à travers le temps pour célébrer l'homme avec son grand h, ou plutôt les hommes, au pluriel, car il avait renoncé à la majuscule comme au singulier, avec qui il se reconnaissait une parenté fondamentale, un voisinage qui rendait intelligible la monstrueuse incongruité des sacrifices humains du royaume d'Abomey, de sorte que cette pratique se tienne à équidistance de l'étrangeté la plus lointaine et de la familiarité la plus proche, émettant l'hypothèse que cette société dahoméenne, du moins ce que les mots des sciences humaines désignaient comme telle, résultait dans ses manifestations les plus extravagantes de la rencontre, du choc, de l'interpénétration du monde d'avant ce jour où la fille du roi de Tado, ou bien son épouse, croisa la panthère au bord du fleuve, en un temps qui n'avait rien de commun avec l'implacable avancée des aiguilles sur un cadran, où la surface de la terre n'appartenait à personne de visible, ni même de nommable, où l'Afrique n'était pas l'Afrique, ni une allégorie de femme noire vêtue d'une peau d'éléphant, ni un continent enfermé dans une carte en forme d'outil préhistorique, où les richesses étaient échangées suivant des règles perdues, à peine imaginables, difficilement perceptibles dans leur lointain reflet scientifique, la rencontre du monde d'avant avec la civilisation des navires affrétés par des groupes d'hommes qui partageaient les risques de la course en créant des sociétés par actions, des entités abstraites capables de déclencher des forces inédites à l'échelle de la planète, aux noms talismaniques concentrés dans des sigles, Vereenigde Oost Indische Compagnie (V.O.C.) Royal Company of Africa (R.C.A.) Société forestière Shanga-Oubangui (S.F.S.-O.) British South Africa Company (B.S.A.C.) Royal Niger Company (R.N.C.) Société du Haut-Ogooué (S.H.-O.) Compagnie des sultanats du Haut-Oubangui (C.S.H.-O.) ou Compagnie tricolore du Haut-Congo (C.T.H.-C.), des forces qu'actionnaient au loin des spéculateurs, des petits épargnants au nombre desquels le dandy de Balbec maintenant enfermé boulevard Hausmann, anxieux, scrutant les montées et les

descentes des cours des Rio Tinto, des De Beers, des Mines d'or d'Australie, des Tanganyika, des Rio de Janeiro Tram, se rassasiant de tous ces noms magiques avec une prédilection pour ceux qui contenaient dans leurs contours l'avancée des chemins de fer tout autour de la boule bleue, Southern Pacific ou bien Tram Light and Power de Buenos Aires, les sociétaires mettant chacun sur la table, tels des joueurs sous la lampe, des pièces d'or en tas, joueurs affamés en quête d'une toison d'or appelée accumulation initiale et qui transformèrent l'Afrique en terrain de chasse commerciale aux peaux noires désormais prises dans les rouages du commerce mondial, happées par des sorts jetés contre elles depuis Lisbonne, Amsterdam ou Londres :

— Les lois du commerce sont les lois de la nature, et par suite, les lois de Dieu

de ce choc, se disait l'historien, aurait fleuri la macabre et sanglante royauté d'Abomey, dont la monstruosité n'apparut telle qu'une fois devenu inutile l'odieux commerce de la marchandise humaine, la royauté dahoméenne une forme non pas aberrante mais au contraire enroulée dans les rets de la rationalité, émergée et façonnée autour de la figure de l'esclave, une royauté absolue au souverain père nourricier, garant de la prospérité, devant être lui-même nourri dans un mouvement ininterrompu d'échanges circulaires, roi au nom d'allégorie animalière, végétale et guerrière en forme de poème surréaliste :

l'oiseau cardinal ressemble au feu mais n'enflamme pas la brousse

l'homme en colère étend sa natte que personne ne peut rouler

le caillou qui n'a pas froid dans l'eau

ananas contre qui la foudre ne peut rien

roi au corps double, l'un thésauriseur et l'autre dilapidateur, une communauté liée par la circulation du sang, son écoulement appelé depuis

les places boursières par l'approvisionnement en esclaves destinés aux plantations de l'autre côté de l'océan, guerre cyclique ainsi que le sang qui s'écoulait du sexe des guerrières amazones, la guerre enchaînée aux fêtes sanglantes des coutumes, vaste mise en scène des premiers échanges marchands scellés dans le jaillissement du sang des esclaves, car les sacrifices de semblables capturés aux peuples voisins, doués de langues proches, qui savaient dévider les interminables litanies des noms d'ancêtres dans le partage de dieux communs, abaissés de leur splendeur de guerriers, de danseurs ou de pasteurs à l'état de pauvres choses à vendre, sectionnaient par leur destruction spectaculaire le lien d'appartenance aux pauvres choses constitutif de la marchandise pour les précipiter d'un coup d'un seul, les victimes, dans l'au-delà, ce que la langue de l'historien appelait *royaume des morts*, un monde étranger à l'implacable enchaînement des moyens et des fins qui commençait alors de tisser le réseau du marché mondial, le prélèvement des esclaves, un surplus dans la masse des biens acquis, la part maudite offerte en communion avec lui, l'esclave, par le contact de son sang, cet indigo que répandait la jarre brisée, en une tentative désespérée, frénétique, d'échapper à la malédiction de devenir soi-même, roi d'Abomey, une pauvre chose parmi les choses, pour échapper encore un siècle ou deux à l'abomination du travail, dans la communion avec ceci et cela, les ancêtres, les animaux, les plantes et les vivants, avec le temps d'avant la marchandise qui transforma la continuité de tout ce qui vit et de tout ce qui est mort en une collection de choses distinctes, alignées les unes à côté des autres, exposées pour l'achat et pour la vente, car suivant l'axiome du philosophe-bibliothécaire ami du poète-ethnologue, Georges Bataille, qui s'écroulait de désespoir, en larmes, son visage de cire ecclésiastique plongeant dans l'assiette de pommes de terre :

— La consommation est la voie par où communiquent des êtres séparés.

Jusqu'à ce jour où, passé le moment de l'accumulation initiale, le commerce des esclaves étant catalogué au rang des activités interdites, le pays tricolore suivit l'injonction lancée par son écrivain-prophète Victor Hugo, un peu ivre il est vrai, à la fin d'un banquet : *Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre. Prenez-la . À qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes. Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la.* Jusqu'à ce jour où le pays aux trois couleurs entendit gouverner sa part du continent noir, non plus seulement les côtes mais aussi l'intérieur désormais largement reconnu par les explorateurs barbus et casqués, alors dans son palais d'Abomey le roi Béhanzin ou Gbéhanzin, appelé *l'Univers tient l'œuf que la terre désire*, se déclara *Requin en colère qui vient troubler la barre*, cette barrière de rouleaux sur la mer pardessus laquelle passaient, chaque jour plus nombreux, les navires non plus seulement en bois et à voile, mais désormais cuirassés et à vapeur, venus de la blanche Europe, stationnés moyennant paiement de quarante piastres, vingt-huit pièces de marchandise, cinq fusils, cinq barils de poudre et soixante gallons d'eau de vie, il lança le roi d'Abomey ses guerriers et ses guerrières, sa fantasmagique armée d'amazones, contre les agglomérations où s'élevaient les premiers immeubles à étages, où se tenaient les factoreries, les marchés sur lesquels affluaient les cotonnades et récipients en fer blanc débarqués des navires, où se lisaient au fronton d'un bâtiment de brique recouvert d'un enduit jaune les lettres formant le mot banque, il lança son intrépide armée équipée de vieilles armes de traite et de pouvoirs magiques, une fois, deux fois, trois fois, écrivant au président Sadi Carnot une lettre qui résonnait comme la réponse à l'injonction de l'écrivain-prophète : *Dieu a fait les noirs et les blancs, ces derniers pour vendre les produits, les noirs pour les acheter En quoi les blancs ont-ils à faire la guerre et à vouloir faire des conquêtes sur son pays ? Est-ce que lui va leur prendre le leur ?* Jusqu'à ce que là-bas, au cœur de la république, l'assemblée nationale tricolore, après des jours et des nuits de discussion dans l'hémicycle, vote les sempiternels crédits qui mettaient en

route les corps expéditionnaires. Et tandis que Béhanzin lançait ses guerrières, desquelles il exigeait une continence absolue, supprimant par des plantes à vertu également contraceptive l'écoulement de leurs règles, les lançant à l'assaut des avant-postes bleu-blanc-rouge d'où elles repartaient en brandissant quelques têtes, écrivant encore *Je désirerais savoir combien de villages tricolores indépendants ont été brisés par moi, roi du Dahomey?* entra sur la scène le colonel Alfred Amédée Dodds à la tête de la colonne qui s'enfonça bientôt dans l'intérieur, franchit le fleuve, harcelée par l'armée africaine qui s'affaiblissait un peu plus à chaque affrontement, les intrépides amazones aux bonnets de coton blanc au crocodile bleu fauchées par les balles du fusil à répétition Lebel, alors une nouveauté dans la panoplie guerrière qui effrayait par sa puissance meurtrière les soldats eux-mêmes, déchiquant les fières amazones avec une déconcertante facilité, leur sang absorbé par la forêt, la steppe ou la savane, jusqu'à l'entrée des vainqueurs dans Abomey désertée, incendiée, le roi en fuite ayant emporté les os des ancêtres, le colonel devenu quelques jours plus tôt général, écrivant :

Le général Dodds, commandant en chef le corps expéditionnaire au Dahomey aux cabécères, aux chefs et habitants du Dahomey

Après de nombreux combats, l'expédition tricolore s'est emparée de votre capitale, en a chassé le roi Béhanzin, détruit son armée et brisé à tout jamais sa puissance.

Les intérêts du peuple dahoméen sont désormais entre les mains de la république aux trois couleurs, et il m'appartient de donner une nouvelle constitution au pays abandonné par son roi.

Ceux de vous qui, confiants en la clémence du gouvernement bleu-blanc-rouge et en ma parole, viendront franchement à moi, seront protégés dans leurs familles et dans leurs biens. Ils pourront en toute sécurité se livrer au commerce ou aux travaux de culture et vivre en paix sans aucune inquiétude, sous la protection de la république tricolore.

Rien ne sera changé dans les coutumes et les institutions du pays dont les mœurs seront respectées.

Les chefs qui se soumettront immédiatement et de bonne foi à notre protection resteront en fonction ; ils conserveront leur dignité et les honneurs qui en sont la conséquence. En revanche, ceux qui ne répondront pas à mon appel et qui essayeraient de fomenter des troubles dans un pays qui doit désormais être heureux et pacifié, seront impitoyablement châtiés.

Au palais d'Abomey,

A. Dodds

C'est ainsi que le nouveau monde effaça les anciens, le général parcourant les palais d'Abomey aux bas-reliefs de terre peints de naïfs rébus répondant aux noms des rois, tel cet œuf tenu par deux mains, un requin aux mâchoires ouvertes, des corps disloqués au-dessus d'une scène de pendaison, le général rassemblant les statues à l'effigie de Béhanzin et de son père Glèlè, leurs trônes, des étoffes, des sacs de cauris et quelques récades, ces bâtons messagers ornés d'allégories gravées qui permettaient d'authentifier l'émissaire, afin de les rapporter en gage de puissance auprès de la mère patrie, tandis que Béhanzin, d'abord réfugié quelque part au nord, dans la brousse, toujours entouré de ses guerriers et de ses femmes, chaque jour moins nombreux, comme absorbés par la steppe, la savane ou la forêt, finit par se rendre après avoir conclu avec une poignée de proches le pacte du sang. Puis, suivant un scénario qui se répétait, lui qui ne devait jamais voir la mer fut emporté par un navire vers les îles à sucre où il débarqua à Fort-des-Trois-Couleurs, tombé de son royaume d'Abomey dans cette ville plate, étalée, inerte, le roi Béhanzin, hilare et fumant sa pipe au long tuyau, avec cinq de ses femmes et quelques enfants parmi lesquels le petit Ouaniolo, escorté par la foule et des journalistes attirés par le mélange de piquant légendaire, l'armée des amazones, le frisson des sacrifices humains et l'odieux commerce dont elles, les familles de l'île, étaient majoritairement issues, tout cela s'amalgamant petit à

petit à la chronique mondaine, grimpant même, la foule, sur les marchepieds de sa voiture et se penchant à la vitre pour mieux le voir, le roi déchu sorti des ténèbres, jusqu'au fort Tartenson où il résida avant d'être transféré dans une villa, face au séminaire-collège, depuis laquelle il s'usa un œil à essayer de comprendre, assis à son balcon, cette cité encore mal revenue de ses cendres, la lorgnant minutieusement entre deux séances de photographie pour la presse ou les éditeurs de cartes postales, son effigie de carton en noir et blanc le montrant coiffé de son bonnet royal et fumant la pipe, sous un parasol, flanqué de ses femmes, son image se répandant alors tout autour de la planète MARTINIQUE FAMILLE BÉHANZIN Phot. Cochet imp. Ad. Welck – Saint Dié Dépos. n° 1624 cela plus de dix années durant, jusqu'à ce qu'il quitte l'île pour l'Algérie où il arriva sur le *Maréchal Bugeaud* de la Compagnie Générale Transatlantique et mourut peu après au pied de l'Atlas, sa puissance brisée à tout jamais comme l'avait proclamé le général Dodds. Bien plus tard, devenu avocat au barreau de Bordeaux, le jeune Ouanilo raccompagna ses cendres à Abomey où il apaisa le roi son père par un ou deux sacrifices d'animaux qui tachèrent de sang sa chemise à boutons de manchette. Là, le roi finit par avoir lui aussi sa statue, place Goho, non plus sous l'apparence d'un monstre de bois peint, mi-homme mi-requin, mais celle d'un colosse de bronze coiffé de son bonnet royal, vêtu d'un ample drapé, la royale récade à la main droite et le bras gauche levé dans un geste d'arrêt, tandis que son passage à la Martinique continua longtemps de hanter les pages des romanciers de l'archipel. La royauté survivant néanmoins dans des simulacres de cérémonies, les palais transformés en musée où de rares touristes venaient entre deux chasses en admirer les restes et frissonner au souvenir des sacrifices humains sur la grande place, croisant dans les cours quelques amazones vieilles, rescapées, accroupies au pied d'un mur de terre et fumant la pipe, le musée d'Abomey où les habitants venaient emprunter de temps à autre un objet de culte pour quelque cérémonie vaudou, signant au conservateur un bon de décharge, jusqu'à cette fin

du siècle dernier où le site fut inscrit sur la liste du patrimoine universel dans le partage des ancêtres de tous les temps et de tous les lieux, tandis que le royaume s'enfonçait dans le passé, ses vestiges, ses rares reliques surnageant du désastre de la destruction à l'image du cercueil de Queequeg flottant sur la mer après le naufrage du *Pequod* éventré par la baleine blanche, l'épave du cercueil gravé au motif des tatouages que le sauvage des mers du sud avait pris la précaution de décalquer de son corps sur le bois afin d'en conserver l'apparence : n'était-ce pas là une magnifique allégorie du musée de l'homme et de tous ses objets prélevés aux mille et un peuples, tribus, ethnies, groupes sociaux, l'historien ne sachant plus très bien quel mot employer, chacun d'entre eux s'avérant inadéquat, remis en cause par de nouvelles analyses des sciences humaines qui en dévoilaient les chausse-trapes, les présupposés et les pièges mentaux, des reliques dont le sens, du moins ce que les sciences humaines appelaient de la sorte, s'enfonçait dans l'oubli, n'était-ce pas là, le cercueil de Queequeg gravé de ses tatouages dépouillés de leur force et flottant sur la mer, une magnifique allégorie du musée de l'homme, demandait le poète-ethnologue lors de ses conversations matinales au bar Le Totem. Magnifique image en effet, ainsi en convenait l'historien venu quelques années plus tard sur l'autre rive de la Seine, au musée innommable du quai Branly, au début de ce siècle, toujours habité par ses questions sur les sacrifices humains, l'esclavage, la religion, la royauté et l'économie à l'échelle de l'univers, venu se mettre en présence des vestiges du monde d'avant, s'arrêtant devant la collection de tambours disposée au centre de la rampe d'accès, entreposés tels qu'ils figuraient autrefois dans les réserves du musée de l'homme, alignés sur leurs étagères de bois vert kaki, savamment classés selon leur morphologie, la légende des anciens mondes se glissant par les audioguides dans les oreilles des familles, les anciens tambours de l'Afrique, membraphones à une peau, à deux peaux, ou bien idiophones à grelots, désormais muets, parmi lesquels, qui sait, certains avaient peut-être scandé la frénésie d'être là, vivant, au cours des fêtes du

royaume d'Abomey; puis cherchant les objets volés par Michel Leiris et Marcel Griaule, avançant le long des coursives muséographiques il finit par pénétrer à l'intérieur de l'alvéole qui reconstituait peu ou prou l'entrée d'une case, un sanctuaire, au fond de laquelle reposait, informe, un autel de bois zoomorphe recouvert de sang animal coagulé, évoquant un cochon de lait, d'une couleur brune évoquant du nougat noir, une pauvre chose, inerte, maintenue dans l'aura du sacré par la légende de l'ethnologue-poète, chaque membre des familles en visite pénétrant dans la case, répétant du regard le geste du rapt perpétré ce jour-là au nom de la science de l'homme avec son grand h, tandis qu'au loin retentissait une voix féminine accompagnant un groupe d'enfants :

— ... masque dogon *kanaga*... les non initiés voient un corps d'oiseau... les initiés voient l'axe du monde...

d'une vitrine l'autre l'historien errant parmi tous ces trésors enfermés bien au chaud dans le ventre tiède de la mère patrie et s'arrêtant face à la statue de bois peint, haute d'environ un mètre soixante, figurant un être fabuleux au corps recouvert d'écailles, mi-homme mi-requin, semblant s'élancer pour la danse ou pour l'attaque, et lisant : *Statue du roi Gbéhanzin / Sculpté par Sosa Adede / Population Fon / Bénin, Abomey / bois, pigments / Don Général Dodds.*

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 3), 2009.